

**Attitude clando**

*Cet texte a été créé le 9 juillet 2007 au Festival d'Avignon dans  
une mise en scène de l'auteur.*

*À Sériba Doumbia*

## I

« Qu'est-ce que vous avez, docteur ? Maladie ? Haute pensée ? Votre femme vous a quitté ? Quelqu'un est mort peut-être ? »

Il ne répond pas. Pourtant à voir ses yeux y a quelque chose qui trouble.

Si je savais j'allais pas venir vous voir, docteur.

Écoutez, moi, me suis cassé la nénette des années pour piger ce qui m'arrive, et maintenant que j'en suis là, trop tard, je fais le zoulou...

Au fait, suis même pas un louzard, un branché, un ringard, un défroqué, un tapeur à l'assiette, un baiseur de foin, un gratte-quignon, une petite frappe dans son carré qui attend de la poudre à snifer, un dur coco qui se fait pas, quoi. Mais genre, attends, te laisse pas bousiller les burnes, la civilisation est morte. De toutes les façons la boule de coco n'appartient à personne. Les logiques, ou ils sont vierges, jamais connu ces choses-là, alors ils croient que cinglés sont les colosses qui bouffonnent à la contre-canaille. Jamais bisou tout ça. Ou bien petits malheurs les ont faits qu'ils décident de coincer les autres et de les pisser dans un trou, en se disant : la boule de billard est remplie de mécréants alors il faut nettoyer les MC du secteur. Comme si cul de quelqu'un, il faut absolument que quelqu'un d'autre puisse le caser dans son cognac.

Il me passe du vide des fois. Pas pire que cet enfoiré bâtard de mon pote, le malaise à trop dans sa chambre d'hôpital alors il me demande un petit dodo éternel pour boucler la boucle. Mais ces choses-là moi sais pas les faire.

Non. Moi suis atterri dans ce bled par gourmandise, j'ai pas d'idées, alors peux pas buter quelqu'un. Buter quelqu'un c'est des idées, des grandeurs qui sommeillent et qui attaquent un jour quand on a fini de se baiser. Non, sais pas faire petit dodo aux potes, potes ou martiens, y a rien même à y voir. Je te rends service mon gars, clope ta vie. C'est ça ! Si un docteur te fait chier, tu lui montres tes raisins, ça demande qu'on s'occupe de ça. Et moi suis pas du genre qu'on me botte les fesses. C'est pourquoi on est pas réglos toi et moi.

Parce qu'un type réglo c'est celui qui se tape quatre journaux au petit dèj, qui joue aux boules tous les dimanches fériés entre dix heures et onze heures vingt, qui utilise quatre formules de politesse pour dire un gros mot, un type réglo ne tire pas la chasse après vingt-deux heures, c'est un mec qui apprend la musique dans les écouteurs, il consomme tous les produits plastiques et ne boit que des lights, un mec réglo regarde les films X après trois heures du matin pour ne pas déranger les voisins, il enfle toujours sa chemise et cire ses chaussures même quand il pleut, c'est un type réglo qui consulte le solstice de décembre voir si Jupiter a niqué Pluton pour bazarder la carte grise de son vélomoteur et payer une tasse de café à Yasmine qui a peint en rose sa cave à vin, c'est quelqu'un qui calcule le PNB pour faire un gosse, c'est celui qui conserve ses tiquets de métro dans ses poches et les ordonnances de ses

premières consultations de la saison, un type réglo ne fume pas dans sa voiture, décroche son portable après la troisième sonnerie et laisse jouer le répondeur, il a forcément un chien ou deux chats qui se comportent comme des humains, un type réglo c'est ce type réglo qui dénonce ses voisins à la police et n'attend pas une prime pour qu'ils soient cités au journal de vingt heures.

Moi, on m'a pas encore dénoncé, j'ai pas de cousins parce que c'est par cousins qu'ils nous classent, mais parce qu'aussi je ne veux pas qu'ils calculent mes économies d'oxygène, qu'ils me repèrent et me dossifient dans leur programme.

La nuit dernière, ils ont installé un satellite là-haut pour surveiller qui négocie quoi et où ? Qui a baissé son froc devant la femme de son cousin ? Qui a mouché devant une baie vitrée ? Qui a tagué une connerie devant le mur blanc de l'hôpital ? Avec qui tu as dîné la nuit du crime ? De combien de grammes de chocolat était le bonbon que tu as volé en 89 au supermarché de la gare ? Hé bien moi je les ai baisés. Je paye tout au noir, j'ai pas de carte bancaire, pas de chèque à laisser à la machine, pas de numéro de Sécurité sociale, j'ai pas de carte d'identité, pas d'assurance maladie, et pas de psychologue à juger la raison de mes neurones. J'ai pas de téléphone portable, de fixe, ni de fax, pas d'adresse électronique, je ne vais jamais à la poste, jamais au supermarché, j'évite toujours les caméras et prends jamais de photos, je mets des gants pour ne pas laisser mes empreintes, je ne vais jamais dans des milieux où la logique m'attend, interdiction formelle de toucher à un ordinateur. J'ai même réussi à ne pas avoir une signature et à oublier

mon nom. Je prends pas de transports en commun ou en solitaire, je marche ou je fais des auto-stop quand ça stoppe et quand le mec ne pose pas de question au client qui ne va pas payer. Ou j'attends mon pote traîner ses roues pour venir me cueillir.

Mon pote, le seul que j'ai, un type tout balèze avec des pectoraux en lézard. C'est un motard, il fait la route, mais il a une femme qu'on ne se partage pas. Lui, coup d'enfer, il a été repéré à ma place qu'il n'est pas un vrai type réglo. Les médecins l'ont foutu des morphines, lobotomisé à quatre-vingt-dix degrés, fin des fins, le motard a lâché le morceau. Il faut que je me pointe et sauve ses fesses, quoiqu'il m'a demandé un flingue pour petit dodo éternel. Alors qu'est-ce que je fais ? Ce type m'a tendu la main plusieurs fois quand j'étais dans la géhenne. Peux pas le laisser crever comme un sans-couilles.

En règle générale ce que je crains le plus, ou en règle tout court, ce sont ces genres d'instantanés transits, comme là devant cet hôpital où la mort fait le guet.

Seulement je dois rentrer dans cet hôpital coûte que coûte que la lettre dit.

Mon pote m'a filé une lettre hier, à l'intérieur de laquelle il en a mauvaise et réclame à tout prix un petit dodo éternel.

Non, camarade motard, ne me demande pas de te tuer, ça demande des idées. J'ai peur moi-même parce qu'il me faut du piment pour me calmer.

Alors t'as qu'à sauter le mur comme moi ce matin. Un geste d'évadé qu'on appelle ça, sauter le mur, oui.

J'ai passé ma vie ici à sauter des murs, alors ils m'ont coincé comme un cul ! Et j'ai fait du bruit pendant quinze ans, on m'a enfermé dans un hôpital, des murs tout blancs, tout sains, avec des cotons pourris sur lesquels se reposaient des pâtés de charognards et des corbeaux méfiants qui venaient croasser l'appel à la mort. Ça m'a fait mal à la tête. Mais tant qu'à faire, je frappais sur les escaliers un putain de silence, je hurlais aux choses dans les couloirs déserts qu'il fallait déchirer ce putain de silence, mais j'ai pas touché aux murs, docteur, je respecte les murs, ma mère m'a pondu dans le respect des murs et elle est morte en voulant protéger un mur d'église. Non, pas un coup des politicards pour une fois, docteur, le mur était fatigué, il est tombé de lui-même. Terrible ! Je l'ai raconté une fois à la radio on m'a pris pour un maçon alors ils m'ont envoyé dans un chantier avec des gens dégueulasses. J'aime les gens dégueulasses, mais je ne peux pas travailler sinon ils vont me repérer, classer, dossifier, casifier, et à la fin faire avec, devenir un type réglo, or un type réglo bosse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sa femme ne va pas faire la course aux métros, ses enfants ne vont jamais voir le Père Noël à Disneyland, un type réglo ne divorce pas parce qu'il présente sa copine vingt ans avant le mariage à ses parents, c'est un type réglo qui est normal parce qu'il n'accuse pas les murs de l'hôpital et comprend très bien la lobotomisation des races infectes !

## II

Ç'a le goût de la torture les menottes. J'ai des mains comme... pas bien à porter les menottes. Mais les médecins n'ont jamais compris ça. Ils me filent toujours des menottes même quand j'ai tort et que la situation peut s'arranger. Ils m'ont demandé si j'ai des cousins, j'ai dit que je ne dealais pas, même cloper, jamais, en vrai bien sûr, sauf quand je rentre dans un hôpital. Y a quatre ans je partais remplacer un pote sur son lit d'hôpital, cinquante mille balles qu'il m'avait proposés contre la perpétuité. Mais comme y a la faim qui presse... J'ai tant à faire, me faire des amis, aller chez les putes et boire les dimanches dans un café sinistre, un petit café tout triste où n'y a que des vieilleries des années cinquante qui passent en sourdine. J'en connais un dans la rue Archambault au numéro cinquante où n'y a que cinq types qui y vont depuis des années. C'est très chouette pour écrire un bouquin. Mais j'étais parti dans un autre hôpital où on ne me payait pas pour nettoyer la merde avec quatre malabars dans un lit d'un mètre carré, ils chantaient quelque chose d'assez... « Ça ne fait rien, ça ne fait rien, ça reviendra. » Mais j'aime pas les chansons de toutes les façons. J'aime pas les amitiés, l'amour ça me fout un cafard à trop, quoi. Faire ça avec quatre malabars dans un lit d'un mètre carré c'est trop excitant, je dirais allez vous miser ailleurs. Quoique quatre malabars qui avaient une

belle réputation, ils faisaient la une des quotidiens chaque samedi, passaient à la télé tous les dimanches à quinze heures, les gens se disputaient les charmes en leur compagnie, quatre malabars de quatre-vingt-neuf kilos chacun étaient dans toutes les causeries entre 93 et 2000, ils avaient des fans qui portaient leurs tronches sur des tee-shirts qu'ils lavaient et repassaient en fin de week-end, ça tentait de sauter quatre malabars qui étaient des violeurs de gamines et génocidaires à sang froid. Mais à penser vrai, sauter c'est encore le mur, les fils de fer barbelés, évadé, descendeur de culottes ! C'est trop de petites choses à la fois. Voilà pourquoi je ne veux pas rentrer dans cet hôpital, rien qu'à l'idée de faire le mur. Pourtant... Aller aider un pote qui réclame un service de mort c'est assez salubre. Mais je sais aussi qu'un mur blanc c'est une drague toute faite, un mur blanc-blanc ça nique plus qu'un cheval de course. Je respecte les murs, docteur. Et en toute fin de chose vous avez peut-être raison qu'on s'amourache, je vous donne mon nom : Je vous emmerde !

Je vous ai demandé pardon, docteur ? Je ne vous ai pas demandé les clefs de votre voiture pour aller kidnapper votre enfant à la sortie des classes, docteur. Je ne vous ai pas demandé votre mégot de cigarette pour sucer le goût de votre salive, docteur. Et je ne vous demanderai pas où vous habitez pour que je vienne mendier chez vous comme un chat qui bâille devant une poubelle remplie de tripes de poisson. Je vous demande de me serrer la main, et avec un peu de volonté m'aider à traverser le mur tout blanc de l'hôpital. Vous voyez, je sais bien ce que je veux, monsieur le docteur. D'ailleurs il faut que j'arrête

de vous appeler monsieur, ça vous donne des allures d'un type correct, or moi je sais qu'il n'y a pas de types corrects, il n'y a que des tueurs corrects et des types réglos.

Vous me regardez comme une envie. Vous voulez la bagarre ou quoi ? Parce que si vous voulez la bagarre suis pas contre. Seulement suis pas venu avec la bagarre. Je sais que je l'ai perdue y a quelques jours dans cet hôpital tout blanc avec des fils de fer barbelés tout noirs et moi tout zen. On m'a troué un œil avec l'antenne d'un poste de télévision. C'est le motard qui m'a poché l'œil. Véritable con de type qui jouait au loto et s'endormait sur son poste de télévision à moitié drogué des séries à la con. C'était mon meilleur potard quand suis arrivé dans cette ville.

Je n'ai pas touché à sa femme, c'est elle qui a commencé à me toucher. Et ç'a viré à une rixe de barbares entre le motard, sa femme et moi. Bien sûr que moi aussi je lui ai cassé quelque chose d'assez important à ce motard : une couille. Depuis il est en panne et sa femme est mal.

Pouvais pas supporter cette insolence, j'ai fait le mur ce matin. Le motard et sa vache sont restés à l'hosto. Je veux prendre le large, mais c'est pas facile avec les médecins. Une fois que tu tombes amoureux d'un médecin tu seras malade toute ta vie. La liberté du dehors résulte du silence du dedans. Le silence de la salle d'hôpital avec des murs tout blancs et des médecins assez caressants qui portent des belles gueules de fils légitimes de véritables fils de pute !

Je dois m'excuser, docteur. Faites pas attention, je m'excuse de toute ma sympathie qui n'a jamais sup-

porté l'être humain trop réglo. La prochaine fois, si prochaine fois y aura, je ne vous injurierai plus avec des excuses à la fin. Je chercherai une raison pour vous descendre, vraie ou fausse la raison, peu est l'importance, mais vous descendre courageusement comme on fait avec des murs tout blancs couronnés de fils de fer barbelés tout noirs et avec des culottes qui tombent style bordèlement correctes. Tu m'excuses ? C'est bon. Allez vas-y, frotte-moi les fesses avec ta matraque et que ça fasse doux.

*(Une sirène sonne.)*

Ça y est !... Il s'est suicidé le motard. Mais qu'est-ce qu'ils ont à se suicider tous dans cette ville ? Hé goujat ! Et ta femme, qui va la chauffer le trou ? T'as pensé à ça avant de faire ta connerie ? Espèce de motard avec des pectoraux en lézard ! Embarque ta pouliche dans ta mort, je veux pas culpabiliser, moi. Je veux qu'on me foute la paix ! Quand je pense qu'on va l'incinérer avec toute la tendresse des machines, ce sacré colosse va finir comme un sachet de cocaïne, et sa rombière qui snifera cette poudre tous les 1<sup>er</sup> novembre en éternuant comme un canard atteint de la grippe. Et cette sirène on peut pas la couper ? On a compris qu'il est mort faute d'une couille. Et après ? Mon grand-père avait bien une seule couille lui aussi. Mais est-ce qu'il n'a pas fait la Deuxième Connerie mondiale et est enterré à Fréjus ?

*(Petit silence où l'on assiste au changement de la sirène.)*